

# ENJOY THE SILENCE

MICKAËL PHELIPPEAU

chorégraphe



CÉLIA HOUDART

écrivain

Le Quartz, scène nationale – Brest  
Atheneum – Dijon  
Médiathèque Hermeland – Saint-Herblain  
Université Paris 13 – Villetaneuse  
Centre national de la danse – Pantin  
MAC/VAL – Vitry-sur-Seine

**Pièce chorégraphique de et avec** Célia Houdart et Mickaël Phelippeau | **Création son** Pascal Marius | **Création lumière** Alain Feunteun | **Collaboration artistique** Chiara Gallerani | **Régie générale** Abigail Fowler | **Photo** Graziella Antonini.

**Production** bi-p association.

**Coproduction** Commande du festival Concordan(s)e, Le Quartz – scène nationale de Brest, Théâtre Brétigny – scène conventionnée du Val d’Orge | **Résidence** Théâtre La Pléiade, La Riche | **Avec le soutien de** l’Atheneum – centre culturel de l’université de Bourgogne – Dijon, centre national de la danse – Pantin, Les laboratoires d’Aubervilliers | **Remerciements** Graziella Antonini, Théo Kooijaman, Iris Levasseur, Florent Nicoud, Marino Marchand, Martine Pisani, Blandine Rannou.



© Graziella Antonini

*Enjoy the Silence* répond à la commande de Concordan(s)e, Célia Houdart est auteur. Mickaël Phelippeau est chorégraphe et danseur. Pourquoi a-t-elle choisi l'écriture et pourquoi a-t-il choisi la danse ? Il l'invite chez lui. Elle l'invite chez elle. Ils échangent des phrases. S'adressent des récits. Ils dansent l'un pour l'autre. Ils s'écoutent. Et découvrent qu'ils aiment se taire ensemble.

## Rencontrer Célia

Il y a une dizaine d'années, je croise Célia à Lelabo, bureau de production situé près de la gare de l'Est. Ce lieu avec lequel elle collabore alors n'existe plus. J'y venais quelquefois en résidence.

Il y a cinq ans, tandis que je cherche un document sur Internet à propos de ma démarche bi-portrait, je découvre par hasard le blog de Célia. Il consacre un billet à ma démarche accompagné d'une photo. J'en suis touché. Je la contacte et nous prenons alors un café aux Folies à Belleville.

Il y a trois ans, à la gare d'Orléans, nous prenons par hasard le même train. Il est 22 heures passées, c'est le dernier Corail pour Paris. Elle vient de donner un stage d'écriture à des étudiants du conservatoire en théâtre. Nous discutons le temps du trajet. Je lui offre des Figolu.

Il y a deux ans, je retrouve Célia à une soirée pour fêter le départ de Paris d'une amie commune. Nous partageons alors une danse mêlant transe et sueur.

Les « Il y a x ans » sont flous mais je pense qu'ils sont à peu près ceux-là.

Quand Concordan(s)e nous propose de nous retrouver, nous avons ces mêmes souvenirs flottants. Cela corrobore ce que je développe depuis plusieurs années : la rencontre comme point de départ et matériau central d'une pièce.

L'évidence pour chacun est que nous désirions partager nos pratiques. Célia dansera, j'écrirai et je lirai.

Célia : – Est-ce qu'écrire (des textes) a modifié ton approche du mouvement sur le plateau ? ta danse ?

Mickaël : – À vrai dire, au début du travail, ce qui m'a posé le plus question, c'était de donner à entendre le texte, et, qui plus est,

de lire sur le plateau. Comment la voix apparaît-elle ? Comment se mêle-t-elle à la danse ? Doivent-elles (la danse, l'écriture) simplement se mêler ? Comment « donner corps » aux mots ?

Mais avant cela, donc, l'écriture. Je pense « qu'écrire (des textes) » a modifié mon approche du mouvement dans le sens où ça l'a confortée et aiguisée. Prendre conscience du rythme des phrases, peser chaque mot pour qu'il soit le plus juste en termes de sens et de force sont autant de principes qui comptent pour moi dans la danse. Ils contribuent à son écriture. J'apprécie ce souci d'être le plus concis, le plus précis et le plus simple dans ton exigence de l'écriture. Et je crois que nous partageons cela.

La place de l'interprète que tu occupes, que j'occupe, est centrale. Interpréter le texte, être au plus proche de ce qu'il dit, en transmettre le sens. Être le filtre de ce que j'écris et en porter le poids, être à la fois interprète et auteur sont des statuts qui, mêlés, m'importent. Dans mon travail, la personne qui est sur le plateau, à travers son corps, à travers sa voix, sa parole, dit « je ». Elle est présente pour elle-même et non pour jouer un rôle ni être là abstraitement. Dans le fait de lire sur le plateau le texte que j'ai écrit pour notre duo, je ressens ce même enjeu de devoir assumer une posture puissante, parce que singulière, intime.

Un autre point, c'est la place que prend le silence dans ce que nous faisons sur le plateau. Il existe comme préalable à l'écriture et à la danse. Nous avons appelé notre duo Enjoy the Silence, en référence au tube de Depeche Mode, ce n'est quand même pas rien. En effet, nous avons éprouvé un certain plaisir à partager du silence. Comme le dit Maurice Maeterlinck à propos du silence dans *Le Trésor des humbles* : « Si vous voulez vraiment vous livrer à quelqu'un, taisez-vous (...) Nous ne pouvons nous faire une idée exacte de celui qui ne s'est jamais tu. On dirait que son âme n'a pas eu de visage. “ Nous ne nous connaissons pas encore (m'écrivait quelqu'un que j'aimais entre tous), nous n'avons pas encore osé nous taire ensemble. ” Et c'était vrai ; déjà nous nous aimions si profondément que nous avions eu peur de l'épreuve surhumaine. »

Et quand toi et moi ne nous taisions pas, nous écrivions et dansions.

– Inscris-tu notre duo dans la série des bi-portraits ?

– Notre rencontre m'a fait me déplacer. Dans ce sens, c'est ce que je recherche dans les bi-portraits. Mais cela prend des chemins différents à chaque fois. Chaque rencontre de fait est unique, et la nôtre l'est pour le coup particulièrement. Le fait de danser, aujourd'hui encore, notre duo (nous rentrons de Genève, où nous venons de présenter quatre fois la pièce) la nourrit.

Ton approche du mouvement m'a fait penser à celle de Jean-Yves Robert, curé de la ville de Bègles, avec lequel j'ai créé le duo bi-portrait Jean-Yves il y a cinq ans. Je n'induis pas l'idée que vous dansez de la même manière. Mais lors des répétitions, et d'entrée de jeu, il n'y avait pas de prétention d'être un/e Autre sur le plateau. Vous faites tous deux preuve d'un engagement et d'une générosité dans le mouvement. En quelque sorte, vous vous mettez à nu.

T'emmener à cet endroit était un des enjeux de la pièce pour moi. Quand je pense à ta présence sur scène, dans *Enjoy the Silence*, tu n'aspères pas à être danseuse, tu es dans la danse. Ton corps traduit l'abandon. Il est de plus en plus grand.

– Aimes-tu que je te tire les cheveux ?

– Je n'aime pas, j'adore.

Mickaël Phelippeau



© Benoît Boucherot

## Le gymnase des Patriarches

L'entrée du gymnase était légèrement en contrebas de la place. On y accédait par l'un des deux escaliers qui formaient au-dessus de l'entrée une pyramide inversée. Façade blanc cassé ornée de rainures horizontales. Deux ouvertures en œil-de-bœuf. Sur un panneau écrits en lettres blanches sur fond bleu ciel les mots « Gymnase des Patriarches ». La rue des Patriarches longeait l'arrière du bâtiment. Dans ce quartier, j'avais l'impression de marcher dans des rues dont je pouvais lire les noms dans les poèmes de François Villon.

J'étais étudiante. Je m'étais inscrite à un cours de gymnastique qui commençait toujours par un footing. On courait dans le gymnase, cela durait environ cinq minutes. Les murs étaient jaune safran avec des paniers de basket-ball escamotables retenus par des câbles. Le haut de l'un des murs finissait par une verrière opaque. Il y avait, entreposés, des buts sur roulettes, des agrès, un cheval-d'arçons. Au sol, le parquet vitrifié était couvert de marques, en lignes pleines ou en pointillé, rouge, jaune, orange, marron, noir.

La salle était rectangulaire. Je me rappelle que lorsque nous courions, il fallait décider soi-même de la courbe du virage. Les semelles de nos chaussures crissaient sur le sol. Nous portions des bas de jogging. Il y avait aussi des femmes en short et collant noir. Un jour en fin d'échauffement, je courais encore mais j'étais essoufflée, j'allais poser mes mains sur mes hanches pour chasser un point de côté. J'avais le front brillant de sueur. J'entendais ma respiration. Et là je ne sais pas pourquoi, des images ont surgi. Elles se sont comme dépliées au moment où je me suis arrêtée de courir. Où j'essayais de reprendre mon souffle en marchant. Je ne comprenais pas bien. Ce n'était pas comme un rêve. C'était des images de mon enfance qui réapparaissaient dans le vide de la fatigue. Comme des mini séquences. Image par image. Ou des photos en série sur une planche-contact. Avec des couleurs soixante-dix un peu saturées et beaucoup de grain. Je me voyais avec mon frère dans notre chambre. Nous regardions un western. Il y avait une scène qui avait pour décor un bord de rivière caillouteux. Les chevaux traversaient la rivière à gué. Le ciel bleu Technicolor tranchait sur l'ocre des collines qui formaient l'horizon.

Puis je me retrouvais le matin heurtant de la tête le sommier en métal de mon lit superposé. C'était une suite de scènes sans lien apparent entre elles. Plutôt inquiétantes.

Ces images ont longtemps flotté en moi. Dans un espace intermédiaire. Comme dans des limbes. Après plusieurs années, j'ai pu reconstituer la scène. Mes positions successives dans la chambre. Ce qui s'est probablement passé. Maintenant ce souvenir est indissociable de cette course en rond, du mur jaune safran, et du crissement des semelles de baskets, dans ce gymnase polyvalent, entre la rue Mouffetard et la station Censier-Daubenton.

Célia Houdart



## La guirlande

J'étais toujours passé devant cette boutique sans m'arrêter. Je me disais que je pourrais y trouver des piles 1 volt 5 ou du papier cadeau. Cela pourrait me dépanner un soir ou un dimanche.

Ce jour-là c'était un matin, je marchais assez vite. La vitrine de la boutique avait changé. Je me suis approché pour mieux voir. Le petit meuble en bambou, les bouilloires émaillées et les petits bols blancs à liseré bleu avaient été remplacés par des boules à facettes de petite taille et des lampes jaune, vert, bleu et rouge disposées en ligne dans des boîtiers en plastique. Le tout présenté sur un tissu de feutre anthracite qui ondulait légèrement et dont les bords avaient été grossièrement coupés au cutter. Sur une petite étagère placée au second plan étaient disposés des objets visibles de la rue comme de l'intérieur du magasin. Un empilement de vaisselle en fausse laque rouge. Juste à côté, de grands thermos bleu ciel ornés de pivoines et de fleurs de pommiers. Le long de l'étagère courait une guirlande. Elle se composait de roses jaunes et de feuilles vernissées aux reflets vert olive. La texture et la forme de chaque élément n'était pas très réaliste. Le jaune avait quelque chose d'acide. On voyait bien que les pétales étaient en tissu plastifié. Les feuilles ressemblaient plutôt à des feuilles de noisetier et elles brillaient trop. Mais le jeu des complémentaires et je ne sais quoi de mystérieux dans l'assemblage des éléments me fascinait. À la caisse se tenait une jeune Chinoise aux gestes vifs. Yeux très maquillés avec un énorme grain de beauté en haut de la joue. Col roulé et pantalon stretch noirs. Elle était entourée d'objets qui brillaient. Cartes d'anniversaire qui jouent une minimélodie quand on les ouvre. Bijoux en toc dans des coquillages. Elle tapa un code sur le clavier de sa machine. Elle déplaça une mèche de cheveux qui la gênait et dit :  
C'est tout ?

– Oui.

Je suis reparti dans la direction du métro. Ma guirlande formait un S aplati au fond de mon sac en plastique. On ne la voyait pas par transparence. On distinguait juste une ombre. Cet objet me plaisait. J'aimais sa beauté artificielle. Ses couleurs un peu exagérées. Je l'ai promené dans la ville. J'avais plusieurs rendez-vous. C'était un jour clair et froid. L'objet dégageait une sorte de chaleur qui traversait le sac plastique.

Le soir j'ai retrouvé mon ami. Nous avons dîné puis dormi ensemble. Le lendemain matin, j'ai sorti la guirlande de son sac. Je la tenais enroulée autour de ma main. Le plancher craquait sous mes pieds. Je marchais sur les rainures en tâchant de faire un peu moins de bruit. Je me suis penché. J'ai déroulé doucement la guirlande dans les plis du drap suivant une ligne oblique d'un coin du lit jusqu'à la main de mon ami. En se réveillant il trouverait cette suite de fleurs et de feuilles vernissées. Cela me semblait simple, vrai, sans excès dramatique.

Célia Houdart  
lu par Mickaël Phelippeau

## Absorbée

De la chambre que j'occupais chez mes parents, près de la place Pigalle, je pouvais voir un petit hôtel particulier avec un jardin de buis taillés à la française et un grand atelier. Nous habitions un dernier étage. J'aimais regarder l'atelier d'en face. Un lustre éclairait d'une lumière un peu blafarde le parquet et les murs bleu-vert. La maison appartenait à maître Brioux. Un vieux professeur de danse, les cheveux teints en roux, qui donnait des cours à des élèves de l'Opéra de Paris ou à des fidèles. Je revois la baguette en bois rigide du vieux professeur qui rebondissait sur les fesses et les cuisses des jeunes gens lorsqu'il corrigeait leurs mouvements. Je trouvais étranges les silhouettes de ces garçons moulés dans leur collant gris tourterelle. Les filles au cou de cygne et à la mine de cachet d'aspirine. À la mort de maître Brioux, l'atelier est resté longtemps vide. Mais je continuais de l'observer. Je me tenais au même endroit, devant ma fenêtre, à la tombée du jour. Comme absorbée par le souvenir d'un spectacle qui n'avait plus lieu. Au sol, dans ma chambre, il y avait de la moquette épaisse vert pomme. Effet pelouse. C'était celle que j'avais tout de suite préférée chez Mondial Moquette. Au cours de mon adolescence, ce point d'observation est progressivement devenu un endroit de rêverie et d'exploration intérieure. Je me mettais là et je pensais à une image ou à une chose qui me hantait. J'entrais dans des objets ou des sensations. Je revoyais des gestes en fondus enchaînés. Des scènes assez détaillées ont pris la place du cours de danse vieillot. Je me suis longtemps demandée, après coup, si ces moments traduisaient un état mélancolique, ou s'ils correspondaient à une manière d'être et de sentir que j'associe maintenant au fait d'écrire. Le regard soi-disant dans le vide. Confrontée à cette tentative, on pourrait peut-être la définir ainsi, d'approfondissement de la réalité. Quand j'écris, cela commence souvent comme devant une scène vide, qui est peut-être une représentation de mon cerveau. Là se forment des images qui sont un mélange de souvenirs et d'invention. Je vois des détails, des plans très cadrés sur un visage. L'attention que je porte à ces éléments me happe et m'hypnotise. C'est un moment très troublant. Très physique, car mon regard contient mon corps. Égarant pour moi-même. Et mû en même temps par un désir de clarté, de netteté.

Célia Houdart

## bi-portrait Célia H.

Tu entres dans l'espace, salon blanc, vaste, lumineux, au douzième étage. Par la fenêtre tu vois même la forêt en bordure de la ville, cette forêt que tu aimes.

Moi je réalise que dans mon appartement, à Pigalle, la pointe du Sacré-Cœur me sourit et me nargue au-dessus de l'immeuble d'en face. Là, tout s'organise autour d'une table ronde au-dessus de laquelle pend une ampoule ; un évier en Inox, un canapé toujours encombré, un lit en mezzanine. Sur une étagère sont disposés plusieurs mini-objets jaunes ; deux toupies, un scaphandrier Playmobil et un cendrier dans un frisbee, une bougie cubique, un sifflet en forme d'oiseau.

Chez toi, je revois un mur de livres et très peu d'objets. Dans un angle de la pièce, tu as empilé tous les tomes d'une encyclopédie, sculpture en escalier dessinant un socle spiralé. Tu te lances. Je te regarde te déplacer, bouger, je t'écoute, parfois abstraitement, je m'attache à ta voix, à tes gestes, tes expressions. Je suis tes yeux que tu as tendance à baisser. Ton visage semble comme issu d'une peinture ancienne. Tes épaules sont hautes, tes pas vifs, tes gestes efficaces.

Un samedi midi, je suis chez moi, je reçois un mail de toi. Tu me dis que tu vis de manière éprouvante notre aventure, que ça se confirme, que la veille tu as ressenti des courbatures, des nausées, que ta voix était blanche. Je pense à ce qui s'est passé le jour précédent en studio. Cela ne m'a pas semblé violent. Petit à petit, des instants me reviennent, je me demande ce qu'ils représentent pour toi. Je t'ai proposé de fermer les yeux, de ne jamais les ouvrir et de courir et courir encore. Je te guidais, prenais ton dos, empoignais tes épaules. Un vertige physique donc. Moi je voulais aller plus loin, pousser ton corps, lui insuffler davantage d'élan, le voir se dépasser, s'essouffler, comme au galop. Je constate les limites de mes projections, que ton corps est moins tonique, moins endurant que ce que j'imaginai. Et alors ? Cette fragilité m'apparaît aujourd'hui une force. Pourquoi ai-je cherché à aller au-delà ? J'ai souvent appréhendé le corps, le mien, dans son excès, dans une surenchère, dans un débordement, un abus. J'aime l'épuiser ou qu'on l'épuise pour l'éprouver et savoir qu'il existe. Le malmener me prouve que je suis vivant. Si je ne ressens pas ses muscles, je l'oublie, il disparaît. Cela m'a

violenté parfois, excité souvent. Si je le transforme par de petites brûlures, des écorchures, des égratignures, ou s'il est manipulé par d'autres corps, il a davantage de consistance. Si j'en vois l'intériorité, même minime, il m'apparaît plus complexe. Si je le découvre sous un nouveau jour, il m'attire davantage. Mais pourquoi vouloir emmener le tien dans ce type d'expérience ?

Notre première rencontre s'est faite lors d'une soirée, nous avons même partagé une danse mêlant transe et sueur. Notre premier dialogue a été celui-là. C'était simple. Comme dans un film où tu te dis que ça arrive parce que ça doit arriver. Je ressens souvent ça au cinéma. Je voyais ton corps dans une humilité et une limpidité désarmantes. Je l'observais sans voyeurisme, comme on observe celui d'une héroïne qui s'offre au regard du spectateur, à la différence que l, je pouvais changer le cours des choses.

Mickaël Phelippeau